

bien étudiée dans des éditions antérieures. L'A. a collationné seize mss ; il décrit brièvement les principaux, classés dans un *stemma*. La bibliographie est assez détaillée ; la liste des éditions mentionne Arnaud-Lindet, 2003, apprécié par l'A. ; il s'agit d'une édition éphémère (en ligne). La traduction suit bien le texte, aux procédés rhétoriques récurrents. En II, 6, 4, à propos des débuts de Rome, *aduenae* n'est pas traduit par « étrangers », mais par « immigrants ». Les Romains sont visés (p. 170, n. 47). Cette dernière traduction est anachronique, avec les relents actuels de multiculturalisme. L'A. intervient une seule fois dans l'établissement du texte. Prologues, XL : ajout de *interfecti*, économe face à d'autres corrections, mais non indispensable, car on a deux propositions parallèles ; *interiit* de la première est sous-entendu dans la seconde sous la forme *interierunt* et *a filio* (« sous les coups de, du fait de ... ») est tout à fait classique. Une note de G. Zecchini *ad* V, 7, 1-3 (p. 204), peu encline à l'ajout de *Lysander* en tête du § 1, propose *at* au lieu de *autem*. Ces notes (p. 151-241) sont d'un grand intérêt historiographique ; elles cherchent aussi à déterminer la part plus personnelle de Justin par rapport à Trogue et à de nombreux autres historiens (il n'y a pas que Timagène !). On regrettera que ne soient mentionnés dans les titres courants ni le livre ni le chapitre traduit ou annoté, non moins, dans l'introduction, que des négligences touchant l'orthographe (Lybie, p. 24, etc.) et le style. Note *ad* II, 5, 12-13 (p. 169) : Justin ne consacre qu'une courte phrase à la défaite des cités grecques d'Asie Mineure face aux Perses, suivant ici, explique G. Zecchini, le Carien Hérodote, pour qui cela n'avait qu'un intérêt local. Il eût été opportun de rappeler les enjeux culturels et l'influence considérable de l'Ionie, son apport à la civilisation grecque ; tout cela, aux alentours de 500, était menacé, mais Athènes allait intervenir, et plus tard Alexandre le Grand. La note *ad* IV, 2, 6-7 (p. 194), à propos de la bataille d'Himère de 480, montre bien, elle, les enjeux de civilisation, de nouveau absents chez Justin. — B. STENUIT.

Caterina MORDEGLIA, *Animali sui banchi di scuola. Le favole dello pseudo-Dositeo (ms. Paris, BnF, lat. 6503)* (Micrologus Library, 86), Florence, SISMEL - Edizioni del Galluzzo, 2017, 14.5 x 21, XIV + 149 p., 8 pl., br. EUR 34, ISBN 978-88-8450-821-8.

La préface de M. Pastoreau situe les fables dans la littérature antique : les bestiaires, où les aspects physiques et les mœurs ont des interprétations allégoriques, morales et religieuses. Le *Physiologus* (II^e/IV^e s. apr. J.-C. ?) puise dans des compilations grecques, qu'il amplifie ; il est emblématique. Les fables, elles, se concentrent sur la leçon morale ; elles sont attribuées à Ésope, dont on ne sait à peu près rien. Le recueil ésopeque grossit au fil des siècles, atteint plus de cinq cents pièces, est traduit en latin. Notre Moyen Âge maintient la tradition. Dix-sept fables sont erronément attribuées à un *Dositheus magister* (IV^e s. apr. J.-C.), auteur d'une *Ars grammatica* gréco-latine (Keil, *GL* VII 365-436) ; ces dix-sept fables figurent dans un manuel scolaire gréco-latin d'apprentissage du vocabulaire courant, les *Hermeneumata Pseudodositheana* (mil. III^e-IV^e s.), mais seulement dans deux de leurs rédactions : les *Herm. Leidensia* (*Leid. Voss. gr. Q.7*), appelés aussi *Recensio Leidensis* (*RL*), plus connus que l'autre rédaction ici éditée : les *Herm. Stephani* (*Paris. lat. 6503*), appelés aussi *Fragmentum Parisinum* (*FP*). L'introduction poursuit : description de ce *FP*, comparaison avec *RL* (les différences tiennent dans l'ordre des fables et les niveaux de langue), origine vraisemblablement commune (p. 20-24, un véritable écheveau ; seule certitude : leur origine n'est pas un texte grec). L'édition diplomatique du *FP*, sur collation autoptique, montre l'état du texte (le copiste ignorait le grec). Suivent l'édition critique du texte latin et une traduction italienne. Le premier appareil critique concerne des choix de graphie et de phonétique, récurrents, car les copistes et éditeurs corrigeaient aisément le texte. Cela se justifie dans des cas extrêmes, comme *figiem* (fable I, 1, p. 48), inexistant, corrigé en *effigiem* ; l'A. aurait pu trouver une confirmation de cette correction (p. 102) en invoquant le texte grec : $\eta\iota\delta\eta\nu$, déformation par un copiste ignorant de $\epsilon\iota\delta\epsilon\alpha\nu$. Elle-même a procédé à une correction (fable XV, 5, p. 90) : *colorum* au lieu de *oculorum* jugé *lectio faciliior* : c'est en accord avec le contexte

(*pictura* ...). Elle maintient des graphies d'époque tardive et alto-médiévales (sur base du *Manuel* de Dag Norberg, trad. ital., 1999). Le commentaire traite ces problèmes d'écodotique et de phonétique ; il établit aussi des comparaisons avec d'autres fabulistes (leurs références sont l'objet du second appareil critique), ce qui met en évidence les procédés littéraires et rhétoriques, les rapports de dépendance : *FP*, mais aussi *RL* ne manquent pas d'autonomie au sein de la tradition ésopique. Nous avons ici une édition critique et commentée de première main. – B. STENUIT.

Nazario. Panegirico in onore di Costantino. A cura di Carmela LAUDANI (Biblioteca della tradizione classica, 12), Bari, Cacucci, 2014, 17 x 24,5, 463 p., br. EUR 45, ISBN 978-88-6611-405-5.

L'A. collecte les maigres renseignements sur Nazarius et la date (321, sans doute le 1^{er} mars) de *Pan. lat.* X Baehrens (4 Pacatus). Le discours épideictique (d'éloge), distinct des discours délibératif (politique) et judiciaire, remonte à Isocrate et trouva en Ménandre le Rhéteur, au III^e siècle apr. J.-C., son théoricien ; Nazarius et les autres panégyristes gaulois suivent ses principes. Objection : ce sont des œuvres de propagande. Contre-objection : c'est le miroir du Prince, lié au portrait idéal, habilement dressé par le discours. Où est la réalité, quelle est la part du mythe ? Dans cette optique, l'A. analyse trois épisodes (p. 21 et s.) : le *signum* de Constantin (19, 2-3), son entrée incognito dans un camp barbare (18, 2-4), l'élite précédant son char à Rome (31, 1). L'A. insiste sur une « trame idéale », décelable dans l'évocation des vertus de Constantin (*uirtus*, *misericordia*, *prudencia*, etc.), analysées dans leur contexte, comparées avec les monnaies (p. 78 et *passim* dans le commentaire) et Cicéron (p. 28 et 31) ; ces comparaisons, significatives, pourraient être multipliées. L'introduction poursuit en comparant le panégyrique X aux neuf autres qui le précèdent chronologiquement et avec d'autres auteurs : Cicéron pour les vertus d'un César, Virgile pour la *pietas* et le pathos, Lucain, Fronton ... Le texte est celui de l'édition Lassandro (1992), dans le regretté Corpus Paravianum ; l'établissement des passages controversés est discuté dans le commentaire. Ce dernier, volumineux (p. 69-446 pour 16 p. de texte), procède par lemmes, sans que des mots, au fil du commentaire, soient distingués par la typographie. Il s'attache au lexique, aux textes parallèles, un peu au style ; impasse sur les clausules. La matière historique était énorme : Nazarius, pour la quinzième année du règne de Constantin, dresse un bilan ; la lutte de 312 contre Maxence tient une grande place et l'avenir est esquissé avec l'éloge des Césars Crispus et Constantin le Jeune. Nazarius montre que l'Empire est en bonnes mains. Ce sont tous ces enjeux et leur présentation épideictique qui sont longuement commentés ; l'A. exploite remarquablement une bibliographie monstrueuse (un système d'abréviations eût allégé la bête). Malgré ses dimensions, l'ensemble illustre avec maîtrise le fait que les panégyriques, loin d'être superficiels, ont un contenu subtil. – B. STENUIT.

De rebus bellicis. Sur les affaires militaires. Texte établi, traduit et commenté par Philippe FLEURY (Collection des Universités de France), Paris, « Les Belles Lettres », 2017, 12,5 x 19,5, CXL + 116 p. en partie doubles, XII pl. en coul., ill., br. EUR 49, ISBN 978-2-251-01476-0.

Un examen minutieux du *De rebus bellicis* ne nous éclaire toujours pas sur son auteur, peut-être un ancien haut fonctionnaire. Son intention est évidente : alors que les frontières de l'Empire sont menacées par les Barbares, des propositions pratiques sont faites à l'empereur, afin que l'armée romaine maintienne sa puissance sur tous les théâtres d'opération. La date oscille : avant 378 (défaite de Valens à Andrinople face aux Goths), très vraisemblablement (p. LII), ou avant le VII^e siècle. Le traité se compose de deux parties : questions financières et administratives (chap. 1-5), questions proprement militaires (chap. 6-20, le chap. 21 étant hors de propos). On peut voir dans des innovations de détail le caractère original du traité (tableau, p. LX), sans